

Le père lui répond, mais caché avec adresse
Sous des mots sans valeurs une utile leçon.
L'enfant est satisfait de ce qu'on lui répond,
Et cherche en son esprit voir s'il n'est pas encore
Quelque chose à savoir que sa jeunesse ignore.

Cependant les chevaux sont déjà reposés ;
Leurs flancs sous le vent frais qui les a caressés ;
Sont devenus tout secs ! Le labourneur s'avance,
Prend le manche qui tremble et que sa main balance,
Et les deux forts coursiers commandés par l'enfant,
Reprennent, pleins d'ardeur, leur travail à l'instant.
Mais bientôt une voix de loin s'est fait entendre...
C'est le son de la cloche ! Il rappelle au cœur tendre
Que, pour calmer de Dieu le trop juste courroux,
Jésus Notre Seigneur daigna mourir pour nous.
Qu'il voulut prendre un corps dans le sein d'une femme !
Le pieux labourneur élève un peu son âme,
Découvre son front mâle, et l'enfant près de lui
Pour dire l'angelus s'est découvert aussi.
Le char reste au sillon, les travailleurs détellent

Car les sons de la cloche au diner les appelle,
Vers la pauvre chaumière ils s'en vont à grands pas,
C'est là que les attend leur modeste repas :
L'antique soupe aux pois qu'avec un soin bien rare,
Dans son chaudron noirci la femme leur prépare,
Et la pomme de terre avec le lard bouilli,
Auxquels se joint un pain tant soit peu rembruni ;
Enfin, pour le dessert, le tiède lait des vaches
Que la femme recueille en des vases sans taches.
Plus tard, dans un sommeil doux et réparateur,
Un instant on oublie et fatigue et labeur ;
Puis, retrouvant bientôt la force et le courage,
Dans le champ attiédi l'on retourne à l'ouvrage.

Reprenant le sillon qu'il avait commencé,

L'attelage soumis s'avance à pas pressé.

Pendant que le soleil à l'occident s'abaisse,
Le labourneur atteint l'autre bord de la pièce ;
J'ai sous les yeux alors des spectacles nouveaux ;
Quittant pour un moment le char et les chevaux,
Il suspend à son col un sac de blanche toile
Qui s'enfle, comme au vent s'enfle une blanche voile,
Pour recevoir le grain dont il va recouvrir
La pièce de guérets qu'il vient de parcourir.
Il s'avance à grands pas, et, de sa main remplie,
Le blé sur le terroir tombe comme une pluie,
Et l'enfant sur ses pas l'imite en répandant
Le sable qu'il a pris dans le guéret mouvant.

Cependant la semence est déjà répandue ;
Et dételés bientôt de la lourde charrue,
A la herse chacun des deux chevaux est mis.
Et sous les dents de fer les guérets aplanis,
Dans leur sein morcelé recueillent la semence.
L'ouvrage est terminé lorsque la nuit commence.

Le labourneur lassé, mais joyeux cependant,
A sa chaumière, enfin, s'en retourne en chantant ;
Et là, sur son perron de pin de la montagne
On le verra longtemps, auprès de sa compagne,
Respirant à loisir l'air pur et frais du soir,
Puis ensuite à genoux les anges vont le voir
Elevant vers le ciel son âme sans souillure
Et lorsque tout repose au sein de la nature,
Un paisible sommeil viendra fermer ses yeux
Qui ne devront s'ouvrir qu'à l'heure où dans les cieux
Luiront les premiers feux de la naissante aurore.
Alors il me plairait de l'observer encore.
En attendant, je vais répétant dans mon cœur :
Heureux l'homme des champs, heureux le labourneur !

PIERRE HERVART

PAR CARLE FIX

LA NUIT DU 29 DÉCEMBRE 1838.

(Pour l'Album.)—Suite.



CHRISTINE, disait Julie à sa sœur, ce soir, il a encore été très-poli pour moi, il m'a de nouveau protesté de son amour pour moi ; il m'a laissée en disant qu'il m'aimait.

—Et toi ? fit Christine.

—Quand je l'ai revu, je l'ai aimé davantage, et quand je pense à lui, il me semble que je m'ennuie de ne pas voir sa figure près de moi.

—Vois-tu comme tout va bien. Tu vas épouser M. Lesieur, qui est l'ami intime de Pierre, et le lien de parenté qui existera entre eux, resserrera encore l'amitié qu'ils se portent mutuellement, de sorte que nous vivrons toujours dans l'intimité, et toujours unies.

Hélas, les deux jeunes filles étaient loin de prévoir l'effroyable catastrophe, qui allait bientôt fondre sur elles !

Après avoir fait comme ils avaient dit, Pierre et Ernest partirent pour N.

Pierre avait promis d'écrire à Christine tous les jours.

A peine était-il arrivé chez Ernest, que fidèle à sa promesse, il envoya une première missive à sa fiancée.

Cette lettre fut suivie de plusieurs autres, Pierre écrivant presque tous les jours.

Voici quelques-unes de ses correspondances :

N. 23 juin 1858.

Ma chère Christine,

Je suis arrivé à N. hier soir à neuf heures ; j'étais trop fatigué pour vous écrire, et d'ailleurs, je n'avais pas grandes nouvelles à vous annoncer aujourd'hui, je n'ai peut-être pas plus de raisons pour vous écrire ; mais je me trouve tellement isolé dans le grand manoir de N., et votre absence se fait tellement sentir dans mon cœur, que j'ai voulu converser avec vous, afin de pouvoir rappeler dans ma pensée votre figure adorable, de manière à ce qu'elle s'en éloigne pas. Je vais prendre la liberté de vous donner quelques détails sur mon voyage. A notre arrivée, un excellent souper préparé par madame Lesieur, nous attendait, nous l'avons